

par Geneviève Letarte

et le facteur

tu me
faisais dessiner
sur la galerie comme une
enfant inadaptée. j'aimais beaucoup le jeu des questions-réponses. je voulais toujours que tu me dises quoi faire, mais toi aussi l'étais inquiète et à un moment donné j'ai été tannée que tu sois toujours au-dessus de tout. tu l'aimais, elle. et c'est avec elle que tu voulais vivre et travailler. j'aimais ça quand on causait toutes les trois sur le divan ou sur le lit ou par terre dans l'atelier immense et elle courait pour aller répondre au téléphone. et plus tard dans la maison du Bonheur vous étiez comme deux reines et elle était très belle quand elle revenait de jogger sur la montagne. elle chantait nasillard et juste un peu faux, comme une apparition de Marilyn Monroe, toute blanche avec ses grands cheveux surtout le jour où elle avait failli s'évanouir dans un café, je l'avais emmenée sur la galerie et cette fois-là je l'aimais vraiment fort et j'aurais fait n'importe quoi pour la rendre heureuse, elle qui semblait si vulnérable tout à coup.

je me souviens de la fois où tu me lisais tes textes et je m'aperçois maintenant que pour toi aussi c'était sans doute très difficile de faire quelque chose en public et tu te dévoilais avec une nervosité contenue et beaucoup de gravité dans ta voix douce. d'une certaine façon, Elle c'était ton corps. c'est Elle qui pouvait assumer physiquement tes paroles. c'est Elle qui hurlait et riait très fort pendant que tu souriais silencieusement, immensément compréhensive et heureuse de son exubérance.

je vous revois avec vos belles robes rouges et vos gestes dramatisés à l'excès. c'était du bon théâtre. toutes les deux à déchiffrer le monde avec votre langage de la dualité, l'une posant les bonnes questions et l'autre y trouvant toujours une réponse. ça m'fait encore rire d'être entre vous et de comprendre les différents points de vue.

samedi après midi. les chiens jappent dans le trafic de la rue Mont-Royal. les souvenirs s'empilent comme des patates nouvelles dans la chambre froide. tu ne réponds plus. j'ai chaud sur l'autoroute entre St-Eugène et St-Fortunat. je porte le chapeau de la mariée en mangeant une bonne poutine. le cahier jaune est déchiré comme la robe et les bas. j'me berce dans la

sauce barbecue. un jour peut-être ils n'auront plus leurs chapeaux ni leurs fusils ni ce sourire accroché de crocodile en revenant du bureau satisfait même s'il y avait eu une panne d'électricité de quatre heures et qu'il avait fallu descendre les soixante-six étages avec une chandelle, et le métro arrêté là en dessous, et le souper là-bas qui n'était sûrement pas prêt.

je sais maintenant que la vie est faite de chair d'amour et de heurts. le chant sort de moi comme d'une ventriloque pendant que je marche sur mes talons hauts. à nous maintenant de réaliser cette harmonie primitive et dénudée dont nous rêvons tant. ce partage aveuglant et apaisant comme le fameux soir au bord du feu enveloppées dans la grande cape noire, tu jouais de l'accordéon italien, il y avait beaucoup d'étoiles dans le ciel.

je t'avais toujours prise pour un génie jusqu'au jour où il fallut me prendre en mains. mais que j'aimais donc me compliquer la vie comme le pensait mon père. la radio était toujours allumée, dans ces appartements où les gens étaient partis en vacances ou tout simplement travailler. la chatte se léchait les poignets d'avoir mangé des sardines pour dîner. c'était l'hiver et le paysage urbain me convenait parfaitement.

j'aime aujourd'hui comme une plage où le temps est infini. j'ai grandi. il y a beaucoup d'espace entre moi et les autres. à moi d'offrir maintenant. je ne leur demande pas ce qu'ils font. je choisis des lieux sur la carte et je me réjouis de ce nouveau rythme en moi, primitive, les seins qui bougent et moi penchée vers l'avant dans une mélodie sensuelle comme elle, sa





bouche ouvrante fouillante et m'habillant d'un reggae guitare. j'ai chaud.

a dit : ces temps-ci je fais ci ça ci ça c'est ben intéressant j'ai tel tel projet pis ça va être vraiment beau. j'travail avec le groupe, là, pour l'événement qui va y avoir au mois de X, pis y a chose là qui veut que j'm'implique dans son affaire j'pense que j'vas embarquer ça risque d'être pas mal extraordinaire oui pis y a mon livre là, j'achève j'ai hâte que ça soit fini ça va m'laisser libre pour entreprendre d'autres choses parce là on pratique à tous les jours pis on va sûrement faire une tournée à l'été pis si tout va bien peut-être qu'on va finir par aller ailleurs...

moi : une nuit d'insomnie et de pleine lune. la radio qui garroche ses insipidités. je suis une graphologue qui n'y comprend rien.

ma voisine enfant n'y pense pas, elle, trop occupée à vivre. la pensée est partout. je ne crois pas à la pensée d'en haut. le corps est une planète. le corps produit sa pensée. j'écris dans mon lit et Yoko m'accompagne. ou est-ce moi qui l'accompagne. on ne sait jamais dans quel sens vont les échanges. la voix du petit garçon s'élève dans le micro il ne sait pas encore qu'il se projette publiquement nous sommes des enfants déchues tant que nous n'inventons pas des mondes. les plafonds tournent et le stylo est très léger. sax alto. jazz. je voudrais être musicienne. mon lit est une plage. j'écrirai un grand poème sur le mur de ma maison, pour les mille yeux qui se lèvent chaque jour dans les blocs autour.

Paule B. dans la rue. marchant à grandes enjam-

ne passera pas

bées,
ses papiers dans
ses bras comme un bébé
qu'elle trimbale passionément une femme créative.
son sourire pète dans l'aiguillée de ses yeux.

la magicienne de Québec est venue me rendre visite. tra lalala. elle m'attend pour partir à la campagne. je te téléphone d'une voix calme. il n'y a pas d'obligations entre nous. se convertir se travestir qu'est-ce qui s'est passé aujourd'hui ? pus peur de capoter. tu siffles ton menton dans tes mains. Amalia Rodriguez à la radio. ruelle Châteaubriand. avant y avait des chevaux des écuries l'enfant fort et ses bébés ses sapins de noël les artistes rebelles une reine et des courtisans rendent visite à sa chacune en revenant de la grande passe. une douche d'encens à travers les vitraux peints à la main et les sofas pour regarder la télé. il y a déjà plusieurs époques dans ma vie.

c'est folle tout ce que je sais faire quand arrive le temps de laisser briller mes yeux ouverts sur le monde et la clarté d'être enfin centrée et respirée comme une poissonne qui n'a même plus besoin d'eau. elle étale son corps. et non pas ce qu'elle sait. elle est comme une myriade de chevalles maigres et nerveuses. elle fait la cuisine comme on dessine l'étoile et la lettre pour une amie éloignée. souhaitée dans une histoire d'amour qui existe. braquée du rouge en face à face c'est impensable aujourd'hui qu'elle se fasse mal elle qui se balance en projetant son ombre sur le mur.

je m'étais sauvée pour vivre cette passion amoureuse. et je n'avais pas besoin d'une psychanalyse pour décortiquer sainement les petites voix qui me criaient des propositions contradictoires. il n'y avait plus rien qui comptait autre que ce nouvel univers que je construisais sans que ça paraisse mais je le savais moi ce qui m'arrivait c'était ma révolution.

j'ai entendu dire que le scorpion le cancer et le poisson sont les trois signes initiatiques du zodiaque. c'est pour ça que ça brûle partout, même quand l'eau me berce les chevilles.

elle pisse, elle parle, elle soupire, elle s'en va à la campagne. demain matin je me réveillerai dans la maison pleine de lumière et le facteur ne passera pas parce que c'est samedi.